

Pierre Berville

LA VILLE DES ÂNES

Pierre Berville

LA VILLE DES ÂNES

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-5434-5**

© Pierre Berville

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Prologue

Dès la fin du 19^e siècle, à la belle saison, les Parisiens aimaient se rendre à Asnières, ainsi nommée car c'est là qu'exercèrent longtemps plusieurs générations d'éleveurs d'ânes, animaux réputés robustes, de solide caractère, et bien moins ignorants qu'on ne croit.

En couple, en bande ou en famille, ouvriers et bourgeois venaient prendre l'air et se rafraîchir sur ces rives enchantées. Presque deux lieues à pied depuis Montmartre à travers les faubourgs et Clichy, c'était déjà une bonne trotte. Et peu étaient véhiculés. Mais à l'époque, ce n'était rien ; on appelait cela une promenade.

Pour les invalides ou les paresseux qui préféraient économiser leurs pas, il y avait le chemin de fer. La jeune voie ferrée partait de Saint-Lazare, passait par le Pont-Cardinet et, après avoir emprunté un large viaduc toujours en service aujourd'hui, effectuait un arrêt à Asnières, avant de continuer vers Versailles et les cieux normands.

Au bout de la promenade, une boucle de la Seine, fleuve paresseux aux multiples méandres, attendait les arrivants. Sur ses berges tranquilles, parties de campagne et baignades proposaient tous leurs plaisirs.

On barbotait, on canotait, on pêchait. Les éclaboussures sur les flancs gourmands des femmes, échos aux écailles des ablettes et goujons arrachés à l'eau vive étincelaient au soleil. Et l'allégresse

bruyante des enfants qui se poursuivent, les postures avantageuses des hommes en canotier, les trémoussements joyeux des femmes chatouillées près de l'eau claire : là se jouaient des scènes à la Zola, à la Maupassant. Les gens apportaient des piqueniques dans des paniers. Pour la soif, des bouteilles de vin étaient mises à rafraichir dans le courant ; et l'eau du fleuve était potable, personne ne pensait à se poser la question.

Pour le déjeuner, le peuple et les rupins se posaient le long des berges. Les moins désargentés s'offraient le restaurant. Des établissements accueillants et propres alignaient leurs stores colorés. Fritures, vin du tonneau, rien de bien compliqué.

Les Romantiques avaient chéri les lacs, eaux entourées de terre. Après eux, les impressionnistes et leurs émules adorèrent les îles, terres entourées d'eau. Pour exercer leur art et traquer la lumière sans entreprendre le long voyage jusqu'aux cieux de Provence – comme plus tard ceux de Polynésie – les rapins de l'époque aimaient se déplacer le long de la Seine pour y chercher des points de vue et peindre sur le motif. Certaines îles furent immortalisées un grand nombre de fois. Dont les deux sœurs d'Asnières : l'île Robinson et l'île des Ravageurs, collées l'une à l'autre, presque siamoises.

Robinson, la plus grande des deux, a marqué l'histoire de la nouvelle peinture. C'est là que beaucoup d'artistes aimèrent à poser leurs chevalets et à sortir leurs couleurs en tubes, d'invention récente, qui leur permettaient de s'extirper des ateliers pour se rendre à la rencontre de la nature. Les luminosités du lieu ont attiré les plus grands. Renoir, Signac, Seurat, plus tard Van Gogh et tant d'autres laisseront nombre de vues des reflets liquides, de la verdure, de la chair rosée des baigneuses et des estaminets de l'île Robinson. On peut maintenant admirer leurs œuvres, souvenir d'une époque enfuie, aux quatre coins du

monde : le Louvre à Paris, le Metropolitan à New York, l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.

L'île voisine était l'île des Ravageurs. Une terre plus étroite, abandonnée aux chiffonniers qui y apportaient chaque jour leur récolte de ferraille, vieux linges, papiers usés, bouts de bois récupérés. À cause de sa réputation d'endroit insalubre et mal fréquenté, le public ne se risquait guère à en explorer les recoins. Près de son accès, une curiosité attirait pourtant les visiteurs : le fameux cimetière des chiens, endroit rare et sentimental, première nécropole dédiée à la mémoire des meilleurs amis de l'homme jamais édifiée dans le monde. Elle abrite toujours les repos éternels de quantité de canidés, mais aussi de nombreux chats et oiseaux, de quelques chevaux, même d'un mouton. Pour chérir leur souvenir, leurs maîtres leur ont élevé des sépultures parfois somptueuses, souvent modestes, toujours poétiques.

On accédait aux lieux par un pont en plusieurs tronçons. Il reliait Clichy à Asnières en trois petits sauts qui rebondissaient au-dessus des flots, de berge en île, d'île en île, puis d'île en berge.

À partir des années 70, au nom du progrès, la furie bâtitrice s'installa, et pour longtemps, à l'ouest de la capitale. Après la guerre, poussée par le rush de la reconstruction, la région rêvait à nouveau de vastes projets architecturaux. Des quantités pharaoniques de matériaux étaient nécessaires. La zone portuaire de Gennevilliers, toute proche, prit de l'ampleur et devint le premier port fluvial de France. Les barges les plus grosses devaient naviguer à leur aise et sans se soucier de polluer les eaux claires, avec leurs charges de matériaux de construction trop lourds pour être transportés autrement à coût aussi bas. Les experts décidèrent de réaménager le fleuve. Pour élargir le passage et laisser passer des navires de fort tonnage, des îles furent supprimées ou vouées à l'engloutissement. Certaines terres

émergées en réchappèrent : la Grande Jatte, l'île Marrante, l'île Saint-Denis, trop importantes pour être détruites ou rattachées aux berges. Mais, sans égard pour leur contribution à l'histoire, les deux sœurs d'Asnières furent purement et simplement anéanties, emportées par les nécessités de la circulation fluviale.

Les premiers travaux réglèrent son compte à l'île Robinson, côté Clichy. Sa disparition permit à la Seine d'atteindre à cet endroit une largeur navigable de 170 mètres. Puis, faisant d'un monceau de pierres deux coups, les déblais servirent au comblement du bras d'eau qui séparait l'île des Ravageurs de l'autre berge. Touche finale : pour traverser la Seine à cet endroit, un pont de béton d'un seul tenant remplaça l'ancien. Il accueille dorénavant, tracées côte à côte, une route à deux voies et la prolongation de la ligne 13 du métro.

En dessous du nouvel édifice, et en guise de maigre alibi destiné à calmer les grincheux qui s'opposaient à tous ces bouleversements, un jardin municipal fut créé sur les gravats. Longtemps laissé à la seule fréquentation des graffeurs et des fumeurs de weed, il est en voie de réhabilitation. Tout à côté, seul le cimetière des chiens, lieu paisible et surréaliste caché aux regards, est resté miraculeusement préservé.

Les quais d'Asnières ont d'abord accueilli les entreprises désireuses de diminuer leurs charges en sortant de Paris. Ensuite, on a bâti des logements pour leur population d'employés et de cadres. Et finalement, une clientèle de jeunes bourgeois flairant les opportunités a suivi. Encouragé par l'affairisme des constructeurs et la complaisance des municipalités, on a autorisé tous les bouleversements, créé des infrastructures rapidement embouteillées, et des plans d'urbanisme au goût du jour.

Que valurent alors quelques souvenirs face aux profits colossaux engendrés par le développement des nouveaux

quartiers ? Peu importa la disparition des petites rues, des bouts de jardin, des allées sentant le lilas ; le temps de la grandeur urbaine avait été décrété et rien ne devait s'opposer à sa marche conquérante. Le fromage ne cessait de croître et chacun en voulait sa part, sans égard pour les expulsions et les atteintes au sous-sol. On dédommagea au besoin, chichement de préférence. En guise de poudre aux yeux, tout ce chambard se proclama à tendance écologique, responsable, et démocratique. Du moins pour ceux qui auront les moyens de suivre l'augmentation inexorable des loyers et des coûts.

Là où riaient jadis les peintres et les îles, il n'y eut plus qu'eaux troubles.

1. ANGE

En général, il n'est pas donné aux hommes de choisir l'heure, les circonstances, ni le lieu de leur dernier souffle. Si Ange, mon ami et mon frère, l'objet de ma traitre affection, avait eu le privilège insensé d'apprendre qu'il perdrait la vie si tôt au pied de sa tour adorée, sans doute aurait-il tout fait pour modifier les données de son trépas.

La négociation constituait chez lui une seconde nature. Dans l'hypothèse où quelque forme surnaturelle ou quelque être divin serait venu l'accueillir aux portes de l'au-delà, Ange aurait commencé par féroce ment remettre en cause le délai. Il aurait mobilisé toute sa force de conviction pour obtenir un sursis et le plus long possible. Quarante-six ans, c'est bien tôt, surtout pour un homme en pleine forme et en pleine réussite. Hors de question de signer une clause aussi inacceptable.

Quant aux circonstances dramatiques de son décès, il aurait fait valoir que c'était une mauvaise blague scandaleusement rédigée par un scribe trop facétieux. Il existe bien des façons plus tranquilles de pousser son dernier soupir qu'au plus profond d'un hurlement de terreur pendant que le sol se rapproche de vous à la vitesse de 200 km/h. À l'évidence, Ange aurait préféré argumenter pour une fin moins terrifiante qu'explosé sur la tôle et le verre Securit. Un linceul d'hémoglobine constellé des débris de sa propre cervelle : entre gens raisonnables, on aurait pu envisager une meilleure option.

Mais hélas, en dépit de son statut d'homme habitué aux privilèges, aucune occasion ne lui sera accordée d'exercer sa maestria pour le baratin. Son sort sera celui du commun des

mortels ; personne ne l'attendra pour discuter le bout de gras aux guichets du Ciel. Sans avoir son mot à dire, le promoteur quittera ce monde au moment et de la façon voulus par son mauvais sort. Trop tôt et trop brutalement.

Petite consolation, le lieu désigné pour son tragique décès : les bords de Seine, à Asnières. Une belle adresse chargée de souvenirs précieux et nourrie de projets d'avenir. Ange aurait peut-être même pu considérer qu'il n'était pas tombé (si l'on ose dire) sur le pire des choix.

Non, à bien y penser, trouver la mort juste au pied de sa chère tour Monet, Ange aurait peut-être même trouvé que ce n'était pas une si mauvaise idée. Une délicate attention du destin.

Face au souvenir des beautés disparues, un totem de verdure à usage d'habitation pose immodestement. L'immeuble élancé dresse sa structure, rythmée par les nombreuses terrasses disséminées le long des parois jusqu'au toit. La tour Monet, en état d'achèvement, surplombe le fleuve.

En cette belle matinée de mai, planté au sommet du bâtiment, au milieu des engins et des matériaux, un brun baraqué en costume Dior mordille tranquillement son bout de havane. L'homme dans la force de l'âge se nomme Ange Bastien et la tour Monet est son œuvre. Il est campé comme un capitaine pirate sur sa dunette, ignorant de sa fin proche, qui savoure le bilan de ses rapt et de ses conquêtes et se croit éternel.

Dans l'immobilier, les souvenirs, surtout quand ils touchent à la Culture, sont devenus valeur marchande. La peinture nouvelle de la fin du 19e siècle, mon ami Ange connaît. Comme moi, il a grandi tout près d'ici et, depuis l'école, s'en est fait rebattre les

oreilles. Ces histoires-là, le promoteur en a appris les grandes lignes et a su les utiliser à son profit. Guidé par son instinct commercial, il en eut très tôt l'intuition : auprès des nouvelles clientèles, de plus en plus aisées et de plus en plus snobs, le passé pictural des îles disparues allait être un atout.

Connaissant mon goût pour la recherche, il m'avait demandé de rassembler pour lui plans d'époque et ouvrages tirés de mes collections. Entre deux dossiers, dans la quiétude de mon étude notariale, je lui en avais rédigé plusieurs synthèses. En survolant cette documentation, mon ami avait acquis pas mal de connaissances sur l'histoire et la géographie des lieux, même si sa curiosité s'était parfois montrée sélective.

— Maître, range-moi un peu tout cela. La paperasse a toujours été davantage ta partie que la mienne. Raconte-moi plutôt. Alors, ton Renoir, il gagnait bien sa vie, à la fin, avec ses portraits de femmes bien roulées ? Et Toulouse-Lautrec, c'est vrai qu'on le surnommait la cafetière à cause de ses pattes courtes et de son gros zgueg ?

J'expliquai, et il mémorisait mes réponses bien davantage qu'il n'en avait l'air. Depuis, les noms et les images du temps des impressionnistes avaient nourri maintes brochures de la Colbas et servi à en baptiser les dernières réalisations.

Au pied du promoteur, en contrebas de la tour, s'étale un camaïeu de gris créé par le béton, les flots ternes et la poussière des chaussées. Dans l'immédiat, à l'aube de son avant-avant-dernière journée sur terre, Ange ne s'y intéresse pas. Il savoure du regard un panorama plus vaste, vers l'Est et les nouveaux quartiers en bord de Seine auxquels il a tant contribué. Initiateur, fédérateur et responsable exécutif de très nombreux projets immobiliers mis à l'étude depuis le début des années 2000, son imagination et son énergie ont rassemblé un consortium de

promoteurs, de fonds d'investissement et d'institutionnels. Il a défini les grands axes d'inspiration et recruté les talents. Il a sélectionné les partenaires, les bureaux d'étude et les maîtres d'ouvrage. Il a dû en imposer aux experts récalcitrants, rassurer les investisseurs trop tièdes, amadouer les officiels. Il a fait partager sa vaste vision sans renâcler en même temps à se salir les mains et aidé chacune de ses constructions à sortir de terre mètre par mètre. La tour Renoir, la première, puis la Signac, la Sisley et maintenant la Monet, sa dernière œuvre et sa dernière fierté, se découpent sur l'azur limpide : des années d'efforts mis au service de cet alignement de bâtiments triomphants dressés vers le ciel, comme une allée de futurs cénotaphes dédiés à sa gloire, érigés le long du fleuve.

Sans prêter attention aux panneaux « Défense de Fumer » disséminés sur le chantier, Ange finit de mâchouiller le mégot de son Partagas D4, un solide robuste, rallumé de la veille. Pablo, un ouvrier aux yeux perpétuellement inquiets qui travaille avec lui depuis presque dix ans, s'approche de lui à pas prudents.

— Pardon patron.

Interrompu dans le cours de ses pensées, Ange se tourne vers lui. Pablo s'autorise :

— Vous devriez faire attention, c'est dangereux par ici. Les garde-corps ne sont pas encore bien posés. On ne nous a pas livré les bonnes fixations. Ça ferait un sacré vol plané.

Comme pour vérifier les lois de la pesanteur, le promoteur balance son bout de havane par-dessus bord. Après un vol de plusieurs secondes, le projectile s'écrase au pied de la tour, dans les gravas du chantier encore humide de rosée, non loin d'une

Audi bleu marine à la carrosserie poussiéreuse garée le long de la palissade.

— Qui est le contremaitre de service aujourd’hui ? Walter ? Sergio ? Tu lui diras que je suis passé inspecter le chantier. Et que je veux que ce problème de rambarde soit réglé vite fait. Demain 13 heures, c’est l’inauguration. Il y aura des personnes importantes. Tout doit être nickel.

— Oui patron.

— Et où sont la pelouse synthétique et les arbustes en pot ? Ils étaient commandés pour hier. Tu es au courant ?

— Ils arrivent, patron, ne vous en faites pas, demain tout sera en place. Il ne manquera pas un brin d’herbe. Ce ne sera plus un chantier, ce sera un parc. Le château de Versailles ! On est dix sur le coup. Vous allez voir patron.

Comme toujours, Pablo en rajoute dans l’obséquiosité. Ange soupçonne que c’est sa façon de se foutre de sa gueule. Si ça l’amuse. Il laisse glisser. À chacun ses petites satisfactions.

Depuis son premier chantier, Ange a pris l’habitude de débarquer ainsi à n’importe quelle heure, juste pour se retrouver comme ce matin, perché au grand air. Dans sa vie encombrée de conseils d’administration et de réunions fastidieuses, il a besoin de se régénérer. Après une dernière grande goulée d’oxygène comme un plein d’énergie, il se dirige vers le monte-charge, vaste boîte à crémaillère étonnamment confortable qui peut transporter sans gémir jusqu’à une tonne et demie. Il récupère son casque de moto des mains de Pablo qui l’avait rangé avec précaution et redescend retrouver sa monture, une Triumph Bonneville d’un modèle récent, garée au pied de la tour. Il doit venir me rejoindre à l’Étude. Nous avons bientôt rendez-vous pour une réunion

organisée par Fabret, son directeur de la Communication. Un trajet de seulement quelques minutes.

Au pied des quinze étages de la tour Monet, à travers le pare-brise poussiéreux de l'Audi fatiguée, deux gars ayant fait le voyage depuis les quartiers chauds du Merlan guettent. Deux guignols bêtes et méchants, à l'affut.

2. LES FRÈRES

La fine équipe était née sous les ciels plombés du Pas-de-Calais. Les joies de la paternité ne l'attirant guère, un chauffeur routier d'origine belge fut peu séduit par les couches de deux jumeaux braillards. Il les abandonna vite à leur sort, ainsi que leur mère.

Pour assurer sa survie et celle de ses bambins, la douce Patricia aux rondeurs attirantes avait dû se débrouiller. Elle possédait pour bagage une vague formation d'esthéticienne et proposait quelques soins à domicile qui venaient compléter de maigres allocations. Quelques années étaient ainsi passées pendant lesquelles Patricia épiça son art de pratiques plus licencieuses. La qualité de ses prestations boosta sa renommée locale. Peu à peu, une clientèle d'amateurs (et de quelques amatrices !) qui appréciaient ses doigts de fée se développa. Une copine, masseuse comme elle, lui avait présenté un de ses amis, un Tunisien au sourire charmeur dont Patricia avait fini par s'amouracher. Entrevoyant des possibilités, l'homme la convainquit de quitter les charmes de Béthune pour le suivre jusqu'à Marseille, dans le nord de l'agglomération, où il avait de la famille. Il s'était fait fort de dégouter pour elle de nouveaux débouchés, et avait tenu parole. C'est ainsi qu'avec ses deux polichinelles maintenant âgés d'une dizaine d'années, la jeune femme passa sans transition de la détresse pluvieuse du Nord à la misère ensoleillée du Sud.

Bonne mère autant que bonne fille, Patricia espérait de tout son cœur que ses rejetons allaient suivre les voies de l'enseignement prodigué par l'école de la République et graviraient grâce à l'Éducation quelques barreaux de l'échelle

sociale. Elle dut vite déchanter. En peu de temps, les frangins prirent la mesure d'enseignants dépassés qui oscillaient perpétuellement entre l'apostolat le plus naïf et la terreur la plus vile et décidèrent de sécher les cours à intervalles de plus en plus rapprochés. Ils finirent par désertier définitivement l'établissement public de l'avenue Merleau Ponty (13003) censé les préparer à une entrée au collège dont ils ne discernaient pas l'utilité. Une fois débarrassés du fardeau de la scolarité, d'autres joies de la vie les attendaient : après un lever tardif, l'oisiveté en compagnie de l'écran télé et d'une poignée de jeux vidéo, suivie en fin de journée par l'exploration de leur nouveau quartier.

L'art de la relaxation exercé par celle qui leur avait donné le jour se déroulait quotidiennement selon plus ou moins le même planning. Ce que Nassim, son protecteur carthaginois, se plaisait à nommer avec un gros clin d'œil son heure de pointe trouvait son plein développement en fin d'après-midi et en début de soirée. À ces heures, les activités de bien-être prodiguées par Patricia à sa clientèle contraignaient ses rejetons à lui laisser la jouissance du F3 familial. Pendant que Patricia recevait ses clients dans son hlm, Jean-Philippe et Didier, enfin désireux de dissiper l'ennui de leurs mornes glandouilles quotidiennes, s'aventuraient hors de leur tanière pour se lancer à la découverte de leur nouveau biotope et tenter d'y nouer de nouvelles relations.

Au début, on ne saurait dire que la proverbiale solidarité des cités se mit spontanément au service de leur démarche. Bien au contraire, elle se mobilisa plutôt à leur détriment.

Munis de leurs canettes de bière 8,6 et de leurs grindings bien remplis, un groupe de garçons au verbe haut et multicolore avait pris habitude de se rassembler au bas de leur immeuble. Les deux frères eurent l'idée hardie de nouer connaissance. Sous les regards goguenards de la bande qui les regardait venir, ils tentèrent de se présenter à eux, via quelques phrases à vocation

amicale. Les innocents n'avaient pas pris conscience que leur teint blafard et leur curieuse prononciation allaient les disqualifier d'office. Ils tâchèrent le terrain :

— Salut. On vient d'emménager. Moi c'est Jean-Philippe et lui c'est Didier, mon frère. On peut trainer avec vous ?

Les autres ne daignèrent pas leur répondre, mais commentèrent entre eux la demande sur le mode du sarcasme.

— Oh pauvre, tu as entendu comme ils causent les Nordistes ?

— Ah oui, pute. Trop mortel leur assent !!

— Une bestiasse et un bras cassé : pas très balès, les 2 totis.

Puis, en guise de bienvenue, leurs nouveaux camarades de jeux aux muscles secs et à la peau tannée par le brûlant soleil phocéén mirent au parfum les frangins en les passant à tabac.

Plusieurs rencontres se déroulèrent ainsi. Faisant preuve d'une belle obstination (les autres possibilités d'interaction sociale étaient maigres, il faut bien l'avouer), les nouveaux venus s'étaient entêtés. Chacune de leurs tentatives d'approche se solda par une sévère rouste.

Pour éviter toutes ces raclées, les jumeaux tentaient bien quelquefois de rester tranquillement chez eux, mais devaient alors subir les foudres de Nassim. Le protecteur de leur mère se révéla un activiste sévère des plus pures doctrines néo-libérales. L'entrepreneur voyait dans la présence importune des frangins une tentative d'entrave insupportable à la liberté du travail de sa protégée. Il les déroilla à son tour.